

DALIDA



la gloire et les larmes

pascal sevrain

guy authier éditeur

Sevon

92

15

46

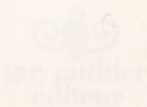
DALIDA

La Gloire et les Larmes

109

8° Ln²⁴

91738


Le Livre de Poésie
Éditions

DAVIDA

La Divina di San Lorenzo

107

107
107
107

PASCAL SEVRAN

92

15

DALIDA

La Gloire et les Larmes



guy authier
éditeur

DL-22-12-1976-28283

DALIDA



Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays y compris l'U.R.S.S.

© Copyright 1976 Guy Authier Éditeur
69, rue de Sèvres 75006 Paris et Éditions Atalante

Nous remercions Orlando
et les Éditions Atalante
pour leur aimable collaboration.

Photos :

Gamma- Gianni Girani
Rachad El Koussy
Laurent Maous
Léonard de Reamy

Syéma- Alain Nogues
Philippe Ledru
Léonard de Reamy

P.S. Monique Valentin, Giancarlo Botti.

B. Carlostella

Farabola, Ripr. Vietata

Paris Presse, Omnia

Ettore Montecchio

Agenzia Fotogiornalistica Italiana

Olympia

Brunet et Ruiz

Dalida-Club

Traverso, photographe

Paris-Match, Lamazière

France Soir

Michel Verreault

Fotografo Isabel la Catolica

Sam Lévin

André Gornet

Philippe Pouliopoulos

Gérard Deballe

Studio In

Alain Marouani

Photo de couverture : Alain Marouani

Photo de 4^e de couverture : Philippe Plant

*La Gloire elle-même ne saurait
être pour une femme qu'un deuil
éclatant du bonheur.*

Madame de Staël.

Table

Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX
Chapitre X
Chapitre XI
Chapitre XII
Chapitre XIII
Chapitre XIV
Chapitre XV
Chapitre XVI
Chapitre XVII
Chapitre XVIII
Chapitre XIX
Chapitre XX
Chapitre XXI
Chapitre XXII
Chapitre XXIII
Chapitre XXIV
Chapitre XXV
Chapitre XXVI
Chapitre XXVII
Chapitre XXVIII
Chapitre XXIX
Chapitre XXX
Chapitre XXXI
Chapitre XXXII
Chapitre XXXIII
Chapitre XXXIV
Chapitre XXXV
Chapitre XXXVI
Chapitre XXXVII
Chapitre XXXVIII
Chapitre XXXIX
Chapitre XL
Chapitre XLI
Chapitre XLII
Chapitre XLIII
Chapitre XLIV
Chapitre XLV
Chapitre XLVI
Chapitre XLVII
Chapitre XLVIII
Chapitre XLIX
Chapitre L
Chapitre LI
Chapitre LII
Chapitre LIII
Chapitre LIV
Chapitre LV
Chapitre LVI
Chapitre LVII
Chapitre LVIII
Chapitre LIX
Chapitre LX
Chapitre LXI
Chapitre LXII
Chapitre LXIII
Chapitre LXIV
Chapitre LXV
Chapitre LXVI
Chapitre LXVII
Chapitre LXVIII
Chapitre LXIX
Chapitre LXX
Chapitre LXXI
Chapitre LXXII
Chapitre LXXIII
Chapitre LXXIV
Chapitre LXXV
Chapitre LXXVI
Chapitre LXXVII
Chapitre LXXVIII
Chapitre LXXIX
Chapitre LXXX
Chapitre LXXXI
Chapitre LXXXII
Chapitre LXXXIII
Chapitre LXXXIV
Chapitre LXXXV
Chapitre LXXXVI
Chapitre LXXXVII
Chapitre LXXXVIII
Chapitre LXXXIX
Chapitre LXXXX
Chapitre LXXXXI
Chapitre LXXXXII
Chapitre LXXXXIII
Chapitre LXXXXIV
Chapitre LXXXXV
Chapitre LXXXXVI
Chapitre LXXXXVII
Chapitre LXXXXVIII
Chapitre LXXXXIX
Chapitre LXXXXX

La Gloire éternelle se rend
Et pour me faire dans
l'histoire des hommes
Méduse des Dieux

Chapitre I
Chapitre II
Chapitre III
Chapitre IV
Chapitre V
Chapitre VI
Chapitre VII
Chapitre VIII
Chapitre IX
Chapitre X
Chapitre XI
Chapitre XII
Chapitre XIII
Chapitre XIV
Chapitre XV
Chapitre XVI
Chapitre XVII
Chapitre XVIII
Chapitre XIX
Chapitre XX
Chapitre XXI
Chapitre XXII
Chapitre XXIII
Chapitre XXIV
Chapitre XXV
Chapitre XXVI
Chapitre XXVII
Chapitre XXVIII
Chapitre XXIX
Chapitre XXX
Chapitre XXXI
Chapitre XXXII
Chapitre XXXIII
Chapitre XXXIV
Chapitre XXXV
Chapitre XXXVI
Chapitre XXXVII
Chapitre XXXVIII
Chapitre XXXIX
Chapitre XL
Chapitre XLI
Chapitre XLII
Chapitre XLIII
Chapitre XLIV
Chapitre XLV
Chapitre XLVI
Chapitre XLVII
Chapitre XLVIII
Chapitre XLIX
Chapitre L
Chapitre LI
Chapitre LII
Chapitre LIII
Chapitre LIV
Chapitre LV
Chapitre LVI
Chapitre LVII
Chapitre LVIII
Chapitre LIX
Chapitre LX
Chapitre LXI
Chapitre LXII
Chapitre LXIII
Chapitre LXIV
Chapitre LXV
Chapitre LXVI
Chapitre LXVII
Chapitre LXVIII
Chapitre LXIX
Chapitre LXX
Chapitre LXXI
Chapitre LXXII
Chapitre LXXIII
Chapitre LXXIV
Chapitre LXXV
Chapitre LXXVI
Chapitre LXXVII
Chapitre LXXVIII
Chapitre LXXIX
Chapitre LXXX
Chapitre LXXXI
Chapitre LXXXII
Chapitre LXXXIII
Chapitre LXXXIV
Chapitre LXXXV
Chapitre LXXXVI
Chapitre LXXXVII
Chapitre LXXXVIII
Chapitre LXXXIX
Chapitre LXXXX
Chapitre LXXXXI
Chapitre LXXXXII
Chapitre LXXXXIII
Chapitre LXXXXIV
Chapitre LXXXXV
Chapitre LXXXXVI
Chapitre LXXXXVII
Chapitre LXXXXVIII
Chapitre LXXXXIX
Chapitre LXXXXX

Chapitre de la conversion de saint
Paul de la conversion de saint

AVANT-PROPOS

On disait : T.S.F., et Président du Conseil.

François Mitterrand était un jeune ministre de l'Intérieur et Valéry Giscard d'Estaing courait derrière Edgar Faure pour lui rapporter son chapeau.

Il neigeait le soir du 24 décembre 1954 sur l'aéroport du Bourget où personne n'attendait Yolande Gigliotti.

Droite et blême sous les projecteurs de l'Olympia, le corps frémissant sous sa robe blanche, pareille à une mariée à l'instant de s'abandonner : Dalida s'avance pour une nuit de noces, mille fois recommandée. Tout a changé.

On dit : moyens audio-visuels et société libérale avancée. Valéry Giscard d'Estaing porte le chapeau et Dalida regarde la France au fond des yeux.

Voilà vingt ans que cette histoire d'amour s'écrit de trois minutes en trois minutes (le temps d'une chanson) dans l'arrière-salle des bistrots de banlieue, sur les manèges des fêtes foraines, sur les scènes des music-halls. Voilà vingt ans qu'au moindre orage les jaloux rêvent d'y mettre un point final. Il faudra qu'ils se contentent de points de suspension...

— *Pour mon cousin Dédé, de Champigny-sur-Marne, Dalida c'est une photo-couleur, détachée d'un numéro de Cinémonde, dans les années 60. Il l'avait épinglée aux murs de sa chambrée entre celles de Brigitte Bardot et du général de Gaulle.*

En service commandé quelque part du côté de Tamanrasset pour les « 2^e classe » de ce temps-là, la France pour laquelle ils se battaient, c'était Dalida, B. B. et de Gaulle réunis... Le rêve et l'espoir...

Brigitte est devenue bergère, le Général n'est plus, mais la voix de Dalida résonne aujourd'hui encore dans les Aurès du colonel Boumediène.

— *Mon cousin Dédé me raconte qu'il a des souvenirs accrochés à chacune des chansons de Dalida.*

Vous aussi, souvenez-vous : le jour de votre mariage par ce bel après-midi de juin 1959...

C'est Gondolier qui tournait sur l'électrophone

« Teppaz », que vous avait offert des collègues de bureau.

Et vous, Monsieur, rappelez-vous quand la mère de vos enfants mettait trop de noir à ses yeux, trop de rouge à ses lèvres, pour lui ressembler, et que vous dansiez dans les petits bals du samedi soir, sur ce Come prima qui vous a donné envie de visiter l'Italie.

Nous avons tous une Dalida dans la mémoire, que nous le voulions ou non, que nous l'aimions ou pas...

Au-delà des goûts de chacun, des miens même, j'ai voulu dire la femme, pas moins vulnérable que les autres, et la chanteuse quand le spectacle est terminé.

Le présent ouvrage est le fruit de longues et patientes recherches. Il a été écrit dans un esprit de simplicité et de clarté, afin de rendre accessible à tous les lecteurs les notions fondamentales de la géométrie différentielle. L'auteur s'est efforcé de présenter les choses sous leur véritable jour, sans recourir à des artifices de langage ou à des démonstrations compliquées. Il espère que cet ouvrage sera utile à tous ceux qui s'intéressent à cette branche de la géométrie.

Voici maintenant tout ce que l'auteur a pu faire pour rendre cet ouvrage accessible à tous. Il a écrit dans un esprit de simplicité et de clarté, afin de rendre accessible à tous les lecteurs les notions fondamentales de la géométrie différentielle. L'auteur s'est efforcé de présenter les choses sous leur véritable jour, sans recourir à des artifices de langage ou à des démonstrations compliquées. Il espère que cet ouvrage sera utile à tous ceux qui s'intéressent à cette branche de la géométrie.

En terminant ce travail, l'auteur se permet de dire quelques mots de remerciements à l'égard de ses collègues et de ses amis, qui ont bien voulu lui faire part de leurs observations et de leurs suggestions. Il leur exprime sa reconnaissance et leur assure que leurs remarques ont été prises en compte.

Enfin, l'auteur tient à préciser que cet ouvrage est le fruit de son travail personnel et qu'il ne saurait être considéré comme le résultat d'une collaboration collective. Il se réserve tous droits de reproduction et de diffusion.

Mais, avant de conclure, il est bon de rappeler que cet ouvrage est le fruit de longues et patientes recherches. Il a été écrit dans un esprit de simplicité et de clarté, afin de rendre accessible à tous les lecteurs les notions fondamentales de la géométrie différentielle. L'auteur s'est efforcé de présenter les choses sous leur véritable jour, sans recourir à des artifices de langage ou à des démonstrations compliquées. Il espère que cet ouvrage sera utile à tous ceux qui s'intéressent à cette branche de la géométrie.

C'est Gonshel qui a travaillé sur l'électrostatique

CHAPITRE I

Du Caire à l'Olympia

La main se referme sur le chiffonnais, sur le valise, sur le drap.

Yolande claque la porte de la cuisine un peu bruyamment, puis s'élance la tête baissée, quand même.

— Si j'avais deviné, dit-elle, ces larmes-là auraient baissé ma vie.

Ces larmes qui la rendent coupable, Yolande craint, pour ne pas les essuyer... pour ne pas faire demi-tour, pour ne pas renoncer.

Elle part sans se retourner. Depuis, tout recommence. Sûre de rendre un jour à sa mère ce sourire qu'elle veut de son vol, Yolande s'interdit la moindre émotion.

CHAPITRE I

De l'origine à l'olympie

La mamma pleure en chiffonnant son tablier de drap.

Yolande claque la porte de la cuisine un peu sèchement, pour trouver la force de partir quand même.

— Si j'avais flanché, dit-elle, ces larmes-là auraient brisé ma vie.

Ces larmes qui la rendent coupable, Yolande court pour ne pas les entendre... pour ne pas faire demi-tour, pour ne pas renoncer.

Elle part sans se retourner. Demain, tout commence. Sûre de rendre un jour à sa mère ce sourire qu'elle vient de lui voler, Yolande s'interdit la moindre émotion.

Précieusement rangé dans un sac de plastique vert, un billet d'avion indique : Le Bourget, 19 h 55 (heure française).

En débarquant à Paris le soir même, la petite secrétaire d'une société de produits pharmaceutiques égyptienne sait ce qu'elle veut, mais n'imagine pas ce qui l'attend. Elle a, dans une poche, vingt mille francs de l'époque; c'est peu. Et, dans l'autre, un diplôme de Miss Égypte qui ne lui servira pas à grand-chose.

Elle est belle : il suffit de la regarder pour s'en convaincre. Les hommes qui la croisent n'ont pas besoin de preuve écrite. Ils se retournent sur son passage.

Yolande l'Étrangère à Paris, ne restera pas inconnue longtemps. Elle a déjà choisi son nom de guerre : ce sera Dalila. Comme la courtisane qui livra Samson aux Philistins, après lui avoir coupé les cheveux, symbole de sa virilité. M.L.F. avant l'heure, Yolande se reconnaît dans l'héroïne castratrice.

Dans l'avion qu'elle venait de prendre pour la première fois, Yolande s'était entraînée à signer des autographes au cas où des admirateurs lui

en demanderaient, comme elle l'avait fait, elle-même, auprès de Yul Brynner, dans les studios de cinéma du Caire.

Fréquenter les studios de cinéma, pour Yolande, c'était une revanche sur son enfance... du temps qu'elle se trouvait laide, quand les filles et les garçons se moquaient de ses lunettes à double foyer. Quand ils la surnommaient : « quatre-z-yeux ».

A deux, à six et à seize ans, elle avait subi trois graves interventions chirurgicales aux yeux, des suites d'une ophtalmie. Quarante jours, le regard bandé, elle souffrit sans comprendre. On lui attachait les mains dans le dos pour qu'elle n'arrache pas le bandeau qui la privait de soleil.

Aussi, pour mettre un trait sur les jours terribles de sa jeunesse, un matin, elle jettera ses lunettes par une fenêtre, déchirera toutes les photos qui témoignaient de son infirmité, et, bien décidée à la vaincre, elle se présentera en cachette de sa mère, à un concours de beauté.

Elle deviendra « Miss Ondine » et suppliera les journalistes qui s'intéressent à elle de n'en rien dire dans les journaux locaux.

— J'avais gagné une paire de chaussures

dorées, que je mettais le dimanche pour aller danser.

Avec, sur les paupières, du vert plus qu'il n'en faut pour souligner l'éclat de son regard, qu'un léger strabisme rend troublant, Yolande s'en va tenter sa chance devant les caméras.

La mamma est enfin consentante, sa fille a un métier. Elle vient de passer brillamment un examen de sténo-dactylo et, puisqu'elle veut devenir actrice, qu'elle essaie.

En Haute-Égypte, sur le tombeau de Ramsès II, la voilà doublure de Rita Hayworth, dans les bras d'un figurant nommé Omar Sharif.

— J'étais marquée par Gilda... Je voulais être belle.

Dans un coin du décor de carton-pâte, assise sur un pliant, la mamma surveillait. Le metteur en scène Marc de Gastyne tournait : *Le Masque de Toutankhamon*; il modifia son scénario pour donner à Yolande trois minutes sous les sun-lights, trois minutes qui la consolait de bien des chagrins. Elle serait vamp de cinéma et n'en doutait pas. Les bonnes sœurs, qui lui avaient fait la classe, s'en inquiétaient déjà, alors qu'elle n'était encore qu'une toute jeune fille et qu'elle improvisait des pièces de théâtre

avec ses camarades, et se réservait le rôle de la tragédienne. Dans *Lumières et ténèbres*, une œuvre classique romaine, vêtue d'une tunique taillée dans des rideaux, elle déclamait une prose d'une grande intensité dramatique.

A l'occasion d'une distribution de prix, Yolande — qui venait d'avoir six ans — s'était fait une joie à l'idée de chanter pour les familles réunies. Le jour venu, une angine la priva de sa voix. Pour éviter des larmes et des grincements de dents, en coulisses, une sœur chanta à sa place.

A l'avant de l'estrade, Yolande mimait son premier « play-back ».

La taille bien prise dans un ensemble new-look, gris perle, jupe à mi-mollets, confectionné par sa mère, lorsque Dalila découvre la banlieue parisienne, la nuit du réveillon de 1954, on ne pratique pas encore le « play-back » à la télévision. Le mot même n'a pas de sens pour les privilégiés qui possèdent un poste noir et blanc et regardent Jean Nohain animer un divertissement de son invention.

Sarcelles, Saint-Denis, Saint-Ouen... autant de noms qui sonnent curieusement à l'oreille, quand on est originaire de Serastrata et qu'on arrive du Caire, avec des Pharaons dans la mémoire.

Yolande a deux adresses, notées au dos de son billet d'avion : celle de Marc de Gastyne, son Cécil B. de Mille à elle... celui qui le premier l'a mise à un générique; celle aussi d'un mystérieux Colonel Vidal, sans doute le seul Colonel français à préférer l'art à l'artillerie.

Il était rassurant le colonel; il avait de l'autorité et des relations à Paris. Il avait même payé le voyage — un aller et retour avait précisé la mamma — on ne sait jamais!

Si elle a finalement cédé, c'est à lui que Yolande le doit.

— Je veillerai sur elle, ne vous inquiétez pas; j'en ferai une grande actrice de cinéma.

Pépina — comme l'avaient tendrement surnommée ses enfants — ne se faisait pas beaucoup d'illusions, quant au destin fabuleux promis à sa fille; elle ne croyait qu'à moitié aux promesses. Il lui importait seulement de ne pas gâcher les rêves et les espoirs de Yolande. N'avoir pas de reproches à se faire plus tard, n'avoir pas

de remords un jour, pouvoir fermer les yeux et se dire « j'ai fait ce que j'ai pu ».

Alors, la mort dans l'âme, elle a dit oui, elle a dit : « Pars, ma fille, mais si tu es malheureuse là-bas, loin de nous, reviens, reviens sans honte nous retrouver, nous t'accueillerons. »

Elle a dit tout bas les mots des pauvres gens : « Surtout ne prends pas froid ».

Et Yolande est partie, en promettant. Et Pepina s'est consolée en regardant ses fils Orlando l'aîné, et Bruno, le plus jeune... qui eux Dieu merci, ne parlaient pas de s'en aller.

Ils trouveraient de bons métiers, ils épouseraient de gentilles voisines, ils fonderaient des familles pleines d'enfants qui rient, et elle, la mamma, elle cuisinerait le dimanche. Des petits bonheurs tout simples, elle n'en demandait pas plus.

La gloire, l'argent, la vie facile, cela n'allait pas de soi pour Pepina. C'étaient des ambitions de filles perdues prêtes à toutes les compromissions. On ne badinait pas avec la morale chez les Gigliotti. Actrice de cinéma? Qui avait bien pu mettre une idée aussi peu normale dans la tête de Yolande? C'est peut-être de sa grand-tante Eleonora Duse que lui vient ce goût du spec-

tacle. On en parlait comme d'une personne pas ordinaire autour de la table familiale. Elle avait joué des tragédies à Paris, en 1897. Elle était la muse du poète D'Annunzio et les hommes d'État la recevaient chez eux.

Peut-être après tout! pensait Pépina.

Mais quel vide dans son cœur et dans la maison. Cette maison où, depuis plus de douze ans, ne résonnait plus les sanglots du violon de son mari qui répétait tous les après-midi avant d'aller s'installer, chaque soir, dans la fosse d'orchestre de l'Opéra du Caire.

Quand la petite musique s'est tue pour toujours, Yolande avait douze ans. Pépina a dû coudre et raccommoder beaucoup pour élever dignement ses trois enfants.

— Nous n'avons manqué de rien, elle nous a adorés, nous le lui rendions bien.

— Je m'appelle maintenant Dalida, avec un D. J'habite près des Champs-Élysées, la plus belle avenue du monde, dans un quartier élégant, rempli de vitrines...

67, rue de Ponthieu. 8^e étage : une chambre de bonne sous les toits.

Assise en tailleur sur son lit, Dalida écrit à sa mère, à ses frères et à Rosy, sa chère cousine, qui lui brossait les cheveux sans se lasser quand elle était une adolescente soucieuse de plaire. Elle leur écrit de longues lettres détaillées, où elle explique, comme pour s'en persuader, que tout va pour le mieux, qu'elle a mille raisons d'espérer.

Ce n'est déjà plus vrai. Elle va de déception en déception. Malgré leurs efforts, de Gastyne et le colonel ne lui trouvent pas de contrats. Paris regorge de comédiens en chômage. Voilà six mois qu'elle attend son tour.

Qu'elle s'appelle maintenant Dalida avec D (comme Dieu le Père, lui avait conseillé simplement l'auteur dramatique Alfred Machard) n'y change rien.

La place de Martine Carol n'est pas libre. Et quand on s'intéresse à sa personne, ce n'est pas précisément à son talent qu'on en veut.

Mais Dalida ne mange pas de ce pain-là. Elle a compris très vite que le chemin des studios est semé d'embûches et qu'il passe trop souvent par l'appartement privé des producteurs.

Cela, elle se garde bien de le raconter dans ses lettres.

Elle écrit à sa mère : « J'ai confiance, ne t'inquiète pas » et elle signe Yolanda, pas Dalida. Pas encore. Elle sait que, quoi qu'il arrive, elle restera Yolanda.

En ce printemps 1955, c'est l'heure du doute. Quand elle est seule avec ses rêves en morceaux, Yolanda ne peut pas se mentir. En fait, rien ne va vraiment bien. Va-t-elle courir longtemps les bureaux de production? Va-t-elle devoir aller prendre la file d'attente des figurants du petit matin à Boulogne-Billancourt?

Va-t-elle devoir écouter éternellement les mythomanes qui lui prédisent un avenir de star? Non!

Va-t-elle renoncer pour autant? Non plus.

Alors, quoi?

C'est la même question que se pose son beau voisin de palier dans un petit meublé de la rue Jean-Mermoz. Elle le croise parfois dans les escaliers qu'il grimpe quatre à quatre.

— Bonsoir!

— Bonsoir.

Il porte des chemises Lacoste, des pantalons larges et des mocassins blancs. Il glisse énergiquement la main dans ses cheveux courts, pour

se recoiffer. Il rentre d'Indochine. Il veut être comédien.

— Salut!

— Salut.

Elle porte des talons aiguilles, des jupes très serrées à la taille et évasées en cerceau juste au-dessus du genou. Elle crêpe haut ses cheveux noirs. Elle arrive du Caire. Elle veut être comédienne.

— Ça marche?

— Ça marche.

C'est « Gueule d'Amour » et « Cléopâtre ».

Ils partagent les mêmes angoisses en silence, chacun d'un côté du mur. Ils pourraient s'aimer, « ou s'épouser pour un soir », mais non. Ils n'ont pas d'autres projets que la gloire.

Personne ne sait qu'elle s'appelle Dalida, sauf lui.

Personne ne sait qu'il s'appelle Alain Delon, sauf elle.

Cela ne va pas durer.

Un matin, elle se fait rembourser son billet de retour. C'est décidé, elle ne rentrera pas en Égypte; en attendant des jours meilleurs, elle

DALIDA

la gloire et les larmes



Dalida et Pascal Sevrant

1955-1977 : entre ces deux dates il y a le long chemin qui conduit des faubourgs du Caire à la gloire une petite fille pauvre d'émigrés italiens : Dalida.

Pascal Sevrant fait de la chanteuse et de la femme un portrait saisissant. Il raconte la vraie Dalida, celle qui aime, qui souffre, qui se fâche, qui pleure ou qui rit quand le spectacle est terminé.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

